Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

32 | 2020

Varia

La Tripolitaine et le Sahara au III^e siècle de notre ère [1926]

Stéphane Gsell, « La Tripolitaine et le Sahara au III^e siècle de notre ère », *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1926, p. 149-166

Stéphane Gsell

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/anabases/11316>

DOI : 10.4000/anabases.11316

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2020

Pagination : 211-228

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Stéphane Gsell, « La Tripolitaine et le Sahara au III^e siècle de notre ère [1926] », *Anabases* [En ligne], 32 | 2020, mis en ligne le 20 octobre 2020, consulté le 19 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/11316> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.11316>

Tous droits réservés

ANABASES

Traditions et Réceptions de l'Antiquité

N° 32

2020

Antiquaires et archéologues d'antan
L'histoire romaine et le politique Relire
Gsell *L'Invention du Théâtre Antique*
dans les paratextes savants El imaginario
prehistórico y la Antigüedad en el cine

ANABASES
Traditions et Réceptions de l'Antiquité
Revue de l'équipe de recherche E.R.A.S.M.E.
Université Toulouse-Jean Jaurès (UT2J)

Anabases dispose d'un Comité de lecture international. Chaque article envoyé à la rédaction est soumis, une fois anonymisé, à l'expertise de deux spécialistes qui rendent un rapport écrit. Les deux rapports anonymisés sont transmis à l'auteur qui tient compte des observations en vue de la publication.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Germaine AUJAC (université Toulouse-Jean Jaurès : histoire de la géographie et des sciences antiques)
Florence BOUCHET (université Toulouse-Jean Jaurès : littérature médiévale)
Hinnerk BRUHNS (CNRS : histoire économique et sociale ancienne et contemporaine)
Paulo BUTTI DE LIMA (université de Bari : historiographie et réception de l'Antiquité)
Luciano CANFORA (université de Bari : littérature et histoire anciennes, historiographie)
Giovanna CESERANI (Stanford University : histoire intellectuelle et historiographie de la tradition classique)
Temístocles CEZAR (université de Porto Alegre : historiographie moderne)
Serafina CUOMO (University of London, Birkbeck College : histoire des mathématiques et des sciences)
Paul DEMONT (université de Paris Sorbonne : philologie grecque et héritage classique)
Marie-Laurence DESCLOS (université de Grenoble II : philosophie de l'Antiquité)
Olivier DEVILLERS (université de Bordeaux 3 – Michel-de-Montaigne : littérature et historiographie latines)
Andrea GIARDINA (Istituto italiano di scienze umane : histoire du monde romain et de ses réceptions)
Ève GRAN-AYMERICH (AIBL : histoire de l'archéologie et des transferts culturels)
François HARTOG (EHESS : historiographie ancienne et moderne)
Geneviève HOFFMANN (université de Picardie : histoire des mondes grecs)
Christian JACOB (CNRS/EHESS : histoire comparée et épistémologie des savoirs)
Suzanne MARCHAND (Louisiana State University : histoire du classicisme et de l'orientalisme)
Wilfried NIPPEL (Humboldt Universität Berlin : histoire et historiographie de l'Antiquité)
Sylvie PITTIA (université de Paris I-Panthéon Sorbonne : histoire et historiographie du monde romain)
Stéphane RATTI (université de Franche-Comté – Besançon : philologie et héritage latin)

COMITÉ DE RÉDACTION

Clément BERTAU-COURBIÈRES, Corinne BONNET, Laurent BRICAULT, Clément BUR, Adeline GRAND-CLÉMENT,
Anne-Hélène KLINGER-DOLLÉ, Véronique KRINGS, Thibaud LANFRANCHI, Pascal PAYEN, Grégory REIMOND,
Sarah REY, Catherine VALENTI, Noémie VILLACÈQUE

ÉDITEUR RESPONSABLE

Clément BUR

ÉDITRICE ADJOINTE

Catherine VALENTI

SITES WEB

<http://plh.univ-tlse2.fr>

Revue.org : <http://anabases.revues.org>

ABONNEMENT ET VENTE AU NUMÉRO

Éditions De Boccard - 4, rue de Lanneau - 75005 Paris

info@deboccard.com - www.deboccard.com

Tél. : 0033/(0)143260037 - Fax : 0033/(0)143548583

ANABASES

Traditions et Réceptions de l'Antiquité

N° 32

2020

E.R.A.S.M.E.

Université Toulouse - Jean Jaurès

Sommaire

N° 32 - 2020

Historiographie et identités culturelles

Pascal MONTLAHUC

L'histoire romaine et le politique : complément d'enquête II

Traditions du patrimoine antique

Alberto LOMBO MONTAÑÉS

Apuntes para el estudio del imaginario prehistórico y sus relaciones
con la Antigüedad clásica en los personajes del cine moderno 33

Jorge Elices Ocón

Antiquity depicted as part of a discourse:
from the first European travellers to the DAESH propaganda 49

Archéologie des savoirs

Dossier Antiquaires & archéologues d'antan
(dossier dirigé par Vivien Barrière)

Vivien BARRIÈRE & Véronique KRINGS

Introduction 73

Alessia ZAMBON

Acquisition et transmission du savoir antique à Athènes
à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle :
Fauvel et son réseau de sociabilité 79

Christian MAZET

- Les antiques de Gustave-Adolphe Beugnot (1799-1861).
Histoire et fortune d'une collection oubliée 107

Vivien BARRIÈRE

- Les Antiques d'Autun à la Renaissance : poids des travaux historiques
et émergence d'un discours antiquaire (1529-1620) 133

Marie-Laurence HAACK

- Les Étrusques et la question raciale dans l'Italie fasciste 151

Anne-Julie ETTER

- Temples et pyramides : la place de l'Égypte dans l'étude
des antiquités de l'Inde (xviii^e – xix^e siècle) 165

Actualités et débats

Malika BASTIN-HAMMOU et Pascale PARÉ

- ITHAC - L'Invention du Théâtre Antique dans le Corpus des paratextes
savants du xvi^e siècle. Analyse, traduction, exploration numérique 185

Lire, relire la bibliothèque des sciences de l'Antiquité

Philippe LEVEAU

- Lectures coloniales et post-coloniales de l'histoire de l'Afrique romaine.
Histoire et constructions mémorielles. À propos de Stéphane Gsell,
« La Tripolitaine et le Sahara au iii^e siècle de notre ère »,
Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,
1926, p. 149-166 193

Stéphane GSELL

- « La Tripolitaine et le Sahara au III^e siècle de notre ère »,
Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1926, p. 149-166 . . . 211

Ateliers

Antiquités numériques (coordonné par E. Guillon) (n° 3)

Jean-Louis FERRARY et Philippe MOREAU

- La base de données *LEPOR* 231

Actualités du théâtre (n° 6)

Catherine AILLOUD-NICOLAS

- Se méfier des classiques ? À propos d'*Oreste à Mossoul* de Milo Rau 237

Archives de savant (n° 15)

Massimo CULTRARO

Heinrich Schliemann e l'Italia: storie di archivi, narrazioni di uomini . . . 240

Comptes rendus

Antony AUGOUSTAKIS et Stacie RAUCCI (éds.)

Epic Heroes on Screen (Mathieu SCAPIN) 253

Patrick BAKER, Johannes HELMRATH et Craig KALLENDORF (éds.)

*Beyond Reception: Renaissance Humanism
and the Transformation of Classical Antiquity* (Alexia Dedieu) 255

Dominique MILLET-GÉRARD

Édition de Jacob Balde,
Jephtias Tragoedia / La Fille de Jephté, tragédie (Simone de Reyff) 257

Joshua BILLINGS, Felix BUDELMANN et Fiona MACINTOSH (éds.)

Choruses, Ancient and Modern (Malika Bastin-Hammou) 259

Tiphaine Annabelle BESNARD et Mathieu SCAPIN (dir.)

*Age of Classics ! L'Antiquité dans la culture pop.
Catalogue de l'exposition présentée au Musée Saint-Raymond,
Musée d'archéologie de Toulouse, du 22 février au 22 septembre 2019*
(Élodie Guillon) 260

Fiona Cox

*Ovid's Presence in Contemporary Women's Writing.
Strange Monsters* (Séverine Tarantino) 262

Annick FENET, Michela PASSINI et Sara NARDI-COMBESURE (dir.)

Hommes et patrimoines en guerre. L'heure du choix (1914-1918)
(Natacha Lubtchansky) 264

Kristopher F. B. FLETCHER et Osman UMURHAN (éd.)

Classical Antiquity in Heavy Metal Music
(Francesco Xella et Corinne Bonnet) 266

Shawn W. FLYNN (éd.)

*Children in the Bible and the Ancient World.
Comparative and Historical Methods in Reading Ancient Children*
(Sophie Laribi Glaudel) 267

Erminio FONZO

Il mondo antico negli scritti di Antonio Gramsci (Andrea Avalli) 269

Patrick GRAY	
<i>Shakespeare and the Fall of the Roman Republic. Selfhood, Stoicism and Civil War</i> (Cyrielle Landrea)	270
Mélanie LOZAT et Sara PETRELLA (dir.)	
<i>La Plume et le calumet. Joseph-François Lafitau et les « sauvages américains »</i> (Clément Bur)	271
BARTOLO NATOLI ET STEVEN HUNT (éds.)	
<i>Teaching Classics with Technology</i> (Léa Marques)	274
S. Douglas OLSON (éd.)	
<i>Ancient Comedy and Reception. Essays in Honor of Jeffrey Henderson</i> (Malika Bastin-Hammou)	276
Mark A. RALKOWSKI	
<i>Plato's Trial of Athens</i> (Jean Zaganariaris)	278
Brett M. ROGERS et Benjamin Eldon STEVENS (ed.)	
<i>Once and Future Antiquities in Science Fiction and Fantasy</i> (Clément Bur)	280
Stine SCHIERUP (éd.)	
<i>Documenting Ancient Rhodes: Archaeological Expeditions and Rhodian Antiquities</i> (Filippo Carlà-Uhink)	282
Vasiliki ZACHARI, Élise LEHOUX et Noémie HOSOI (dir.)	
<i>La cité des regards. Autour de François Lissarrague</i> (Clarisse Evrard)	284
Sandra ZANELLA	
<i>La caccia fu buona : pour une histoire des fouilles à Pompéi de Titus à l'Europe</i> (Vivien Barrière)	286
Donna ZUCKERBERG	
<i>Not All Dead White Men. Classics and Misogyny in the Digital Age</i> (Fabien Bièvre-Perrin)	287
Résumés	291
Index	297

The background of the entire page is a light gray color. Overlaid on this background is a large, intricate, and stylized white pattern. This pattern consists of various organic shapes: long, pointed leaves, circular motifs resembling berries or buds, and a large, central flower-like shape with five rounded petals. The lines of the pattern are smooth and flowing, creating a sense of movement and elegance. The overall aesthetic is clean and modern, with a touch of classic botanical inspiration.

Lire, relire la bibliothèque des sciences de l'Antiquité

LA TRIPOLITAINE ET LE SAHARA AU III^E SIÈCLE DE NOTRE ÈRE,

PAR

M. STÉPHANE GSELL,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

I

Les belles fouilles du Gouvernement italien attirent l'attention sur la plus illustre des cités antiques de la Tripolitaine, Leptis la Grande. Elle fut, on le sait, la patrie de Septime Sévère. Vieille peut-être de plus d'un millénaire à l'avènement de ce prince, elle avait tenu une place honorable, importante même, dans l'histoire de l'Afrique du Nord. Colonie phénicienne, elle paraît être devenue, sous la domination de Carthage, le chef-lieu d'une province qui embrassait toute la région des Syrtes⁽¹⁾. Ville libre et alliée de Rome dans le dernier siècle avant notre ère, elle avait été ensuite rattachée à l'Empire, et Trajan lui avait accordé le titre de colonie.

Sa prospérité reposait à la fois sur la culture et sur le commerce. Maîtresse d'un vaste territoire, sorte de bastion qui, dominant presque la Méditerranée, appelle et retient les pluies, trop rares sur le reste du littoral syrtique, elle avait tiré le meilleur parti de cette situation privilégiée : dès l'époque de Jules César, d'immenses plantations d'oliviers couvraient un sol qui leur convenait à merveille⁽²⁾.

⁽¹⁾ GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I, p. 362 et 449; III, p. 121, 128, 319.

⁽²⁾ *Rivista della Tripolitania*, I, p. 41 et suiv.

150

S. GSELL.

Pour le commerce, elle partageait avec Oea (Tripoli), Sabratha, Gighthis, Tacapas (Gabès) l'avantage d'être assise au bord de la grande échancrure par laquelle la mer Intérieure se rapproche du cœur de l'Afrique.

Les relations des ports des Syrtes avec la région saharienne du Fezzan et, au delà, avec le Soudan, dataient certainement de loin⁽¹⁾. Au v^e siècle av. J.-C., Hérodote⁽²⁾ savait qu'en trente jours, on pouvait, en partant du littoral, atteindre le pays des Garamantes, c'est-à-dire le Fezzan. Au temps de Vespasien, les Romains connurent une autre route, plus courte⁽³⁾, et les deux itinéraires sont mentionnés au II^e siècle par Ptolémée⁽⁴⁾. Athénée⁽⁵⁾ nous parle d'un Carthaginois qui avait traversé plusieurs fois le désert. Vers la fin du I^{er} siècle de notre ère, deux expéditions, conduites par des officiers ou des centurions romains, parvinrent au Soudan, après avoir passé par le royaume des Garamantes; elles étaient parties de Leptis⁽⁶⁾. Elles ne furent sans doute pas entreprises à seule fin de connaître une contrée lointaine.

D'une manière générale, ces relations entre les Syrtes et le Soudan ne profitèrent pas à la science géographique. Le chapitre que Ptolémée consacre à la Libye Intérieure énumère surtout, dans une confusion complète, des lieux, des peuplades du Sahara septentrional, auxquels se mêlent, par des répétitions erronées, bon nombre de lieux et de peuples plus septentrionaux encore. D'autres auteurs n'avaient guère entendu parler que de monstres absurdes, vivant sous un soleil de feu⁽⁷⁾. Évidemment, ceux qui se livraient au commerce saharien et transsaharien ne se souciaient pas de renseigner des concurrents éventuels.

Commerce pénible, dangereux et aléatoire! Pour parcourir le

⁽¹⁾ Voir GSELL, *Histoire*, IV, p. 138-140.

⁽²⁾ IV, 183. Cf. GSELL, *Hérodote (Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord*, fasc. I, 1916), p. 147-150.

⁽³⁾ PLINIE L'ANCIEN, V, 38.

⁽⁴⁾ I, 10, 2.

⁽⁵⁾ V, 22, p. 44 e.

⁽⁶⁾ PTOLÉMÉE, I, 8, 4, et I, 10, 2.

⁽⁷⁾ MÉLA, I, 48, et PLINIE, V, 46. PLINIE, VI, 195.

LA TRIPOLITAINE ET LE SAHARA AU III^e SIÈCLE. 151

désert, on ne disposait alors que de chevaux, d'ânes et de bœufs. Les indigènes qui servaient de convoyeurs ou d'intermédiaires n'étaient pas sûrs; d'autres guettaient le passage des caravanes, pour les dépouiller. Les Garamantes avaient une réputation sinistre de brigands⁽¹⁾.

Il leur arrivait même, quand des occasions favorables se présentaient pour eux, de former des bandes, qui allaient faire des razzias jusqu'aux abords des cités du littoral. Plus d'une fois Rome dut les châtier. Pline l'Ancien⁽²⁾ nous a gardé le souvenir d'une expédition qui, en l'an 20 av. J.-C., amena en plein Fezzan Cornelius Balbus, proconsul d'Afrique. Quatre-vingt-dix ans plus tard, une incursion des Garamantes sur le territoire de Leptis leur attira d'énergiques représailles⁽³⁾.

II

Les fouilles italiennes attestent qu'une ère nouvelle commença pour Leptis avec le règne de Septime Sévère. Achèvement des thermes, érection d'un splendide arc de triomphe, construction d'un palais colossal⁽⁴⁾, sans doute aussi aménagement d'un grand port, tout cela date de l'époque de Sévère, et des découvertes ultérieures allongeront certainement cette liste. Les Leptitains avaient raison de célébrer « la bienveillance exceptionnelle et divine » que leur compatriote leur accordait⁽⁵⁾. Elle se manifestait, non seulement par l'octroi du droit italique à leur cité⁽⁶⁾, mais encore par la volonté de la parer d'un décor aussi luxueux que grandiose.

Comme M. Cumont l'a montré⁽⁷⁾, ce n'était pas là une splendeur

⁽¹⁾ GSELL, *Hérodote*, p. 150.

⁽²⁾ V, 36-37.

⁽³⁾ TACITE, *Histoires*, IV, 50. PLINIE L'ANCIEN, V, 38.

⁽⁴⁾ Cf. PROCOPE, *Édifices*, VI, 4, 5.

⁽⁵⁾ Inscription de Leptis (Bartoccini, dans

Rivista della Tripolitania, I, p. 304) : « Lepcitanii Septimiani . . . ob eximiam ac divinam in se indulgentiam. »

⁽⁶⁾ *Digeste*, L, 5, 8, 11.

⁽⁷⁾ *Acad. de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres*, 1925, p. 298-299.

152

S. GSELL.

futile, un magnifique mais stérile hommage d'affection. Toute cette pompe devait être le signe visible de la prospérité économique que le maître du monde se plaisait à assurer à la ville, au pays de sa naissance.

Il importait avant tout de leur garantir une complète sécurité. Sévère y pourvut « en écrasant des peuplades très belliqueuses », dit son biographe de l'*Histoire Auguste*⁽¹⁾; « en les refoulant au loin », dit Aurelius Victor⁽²⁾. Il y pourvut aussi en constituant le *limes Tripolitanus*, frontière militaire nouvelle qui, formant un vaste demi-cercle entre la région de Leptis et le Sud de la Tunisie, suivit le rebord du plateau saharien et couvrit la zone du littoral⁽³⁾. C'est, en effet, de son règne que date cette frontière⁽⁴⁾ : elle figure dans l'Itinéraire d'Antonin, rédigé sous son fils Caracalla (*M. Aurelius Antoninus*), mais non pas sur la Table de Peutinger, qui nous fait connaître une Afrique plus ancienne d'une trentaine d'années (approximativement sous Commode).

Maintenue pendant plus de deux siècles⁽⁵⁾, elle paraît avoir été rarement forcée. Elle permit à la Tripolitaine de respirer plus librement. Elle assura, en général, une protection efficace aux oasis de la côte, ainsi qu'aux hautes terres qui constituaient la banlieue de Leptis : banlieue encore très riche sous le Bas-Empire⁽⁶⁾, et où des vignobles alternaient avec les vieilles olivettes⁽⁷⁾.

Sévère ne se contenta pas de ces mesures de défense. Lui-même et ceux qui gouvernèrent sous les princes de sa dynastie voulurent

⁽¹⁾ *Vita Severi*, 18 : « Tripolim, unde oriundus erat, contusus bellicosissimis gentibus securissimam reddidit. »

⁽²⁾ *De Caesaribus*, XX, 19 : « Tripoli, cuius Lepti oppido oriebatur, bellicosae gentes submotae procul. »

⁽³⁾ CAGNAT, *L'Armée romaine d'Afrique*, 2^e édit., p. 524 et suiv.

⁽⁴⁾ Avant d'atteindre Telve, sur le Chott el-Djerid, elle empruntait une ligne de dé-

fense plus ancienne, qui, couvrant au Sud Gighis et Tacapas, allait rejoindre le Chott. De ce côté, Bezereos, poste du *limes Tripolitanus*, était occupé dès l'époque de Commode : MERLIN, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1921, p. 238.

⁽⁵⁾ CAGNAT, *loc. cit.*, p. 748 et suiv.

⁽⁶⁾ AMMIEN MARCELLIN, XXVIII, 6, 4 : « suburbano uberrimo. »

⁽⁷⁾ AMMIEN, XXVIII, 6, 13.

LA TRIPOLITAINE ET LE SAHARA AU III^e SIÈCLE. 153

rendre plus actives et plus sûres les relations de Leptis et des autres ports de la Tripolitaine avec l'intérieur de l'Afrique.

Déjà, au temps de Commode, un poste militaire avait été créé, en avant du territoire d'Empire, à Tisavar⁽¹⁾, sur une piste qui reliait Tacapas à Cydamus (Ghadamès). Ces postes furent multipliés sous Sévère et ses successeurs, par delà la nouvelle frontière. Des inscriptions permettent de dater de cette époque :

1° Celui de Bou Djem⁽²⁾, sur la piste, — probablement mentionnée déjà par Hérodote, — qui, par Orfella, Ghirza, Bou Djem, l'oasis de Djofra⁽³⁾ et la Montagne Noire, reliait Leptis à Garama, capitale des Garamantes (à trois journées de Mourzouk, au Nord-Ouest), et qui, aujourd'hui encore, est fréquentée entre Tripoli et Mourzouk;

2° Celui de Gharia el-Gharbîa⁽⁴⁾, sur une route plus courte, mais beaucoup plus pénible⁽⁵⁾, par laquelle les caravanes, parties soit de Leptis, soit d'Oea, atteignaient Garama, en passant par Mizda, Gharia et le Plateau Rouge; au Nord de Gharia, cette route fut munie de bornes milliaires sous Caracalla⁽⁶⁾;

3° Enfin, celui de Si Aoun⁽⁷⁾, sur une piste reliant Gigthis et Tacapas à Cydamus.

Il est à croire que ces pistes étaient surveillées sur d'autres points, que d'autres pistes encore étaient gardées : par exemple, celle qui, depuis longtemps, unissait Sabratha et Cydamus⁽⁸⁾. L'oasis de Cyda-

⁽¹⁾ *C. I. L.*, VIII, 11048.

⁽²⁾ *Ibid.*, 6 et 10992 (inscriptions de Septime Sévère).

⁽³⁾ Où Rohlfs a vu des substructions en pierres de taille, qui lui ont paru romaines : SCHIRMER, *Le Sahara*, p. 324, n. 5.

⁽⁴⁾ *C. I. L.*, VIII, 3 (inscription de Sévère Alexandre).

⁽⁵⁾ Mentionnée par PLINIE L'ANCIEN, V, 38.

⁽⁶⁾ *Bull. archéol. du Comité des travaux historiques*, 1905, p. 363. *Bull. des Antiquaires de France*, 1914, p. 230.

⁽⁷⁾ MERLIX, *C. r. Acad. Inscr.*, 1909, p. 98 (inscription de Septime Sévère).

⁽⁸⁾ PLINIE, V, 35. Cf. GSELL, *Histoire*, II, p. 123; IV, p. 139, n. 1.

mus reçut une garnison romaine, comme nous l'apprend une inscription du règne de Sévère Alexandre⁽¹⁾; on peut supposer qu'il en fut de même de Garama⁽²⁾.

Ainsi protégé, le commerce entre la Tripolitaine et l'Afrique intérieure pouvait se développer largement. Mais il lui fallait des moyens de transport mieux appropriés au climat. Le chameau était l'auxiliaire nécessaire.

Nous ne reprendrons pas ici une étude que nous avons déjà faite ailleurs⁽³⁾. Nous rappellerons seulement que, sans être inconnu en Berbérie, le chameau, — plus exactement le dromadaire, à bosse unique, — y était encore fort peu employé vers la fin du 1^{er} siècle après J.-C.; qu'au contraire, sous le Bas-Empire et à l'époque byzantine, il était très répandu dans les régions voisines du Sahara. Un passage, souvent cité, d'Ammien Marcellin⁽⁴⁾ nous montre, en 363 ou 364, le comte Romanus, général des troupes d'Afrique, exigeant de Leptis quatre mille chameaux, pour organiser une expédition contre des pillards. Les Leptitains se déclarèrent, il est vrai, incapables d'obéir à cette réquisition, mais ils venaient d'être razzés à fond; en temps ordinaire, ils auraient sans doute pu, s'ils l'avaient voulu, satisfaire aisément à la demande de Romanus.

C'est donc entre le 1^{er} et le 1^{er} siècle que l'emploi du chameau s'est généralisé dans l'Afrique du Nord. Or, sans lui, l'essor économique que Septime Sévère voulait donner à la Tripolitaine eût été chose impossible. On a dit que la riche Amsterdam s'était bâtie sur des caques de harengs; pour Leptis, ce rôle bienfaisant, d'abord rempli par des noyaux d'olives, fut, depuis Sévère, dévolu à des carcasses de chameaux. Il n'est donc pas téméraire de croire que l'empereur africain favorisa la diffusion dans sa patrie d'un animal si précieux⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ C. I. L., VIII, 10990.

⁽²⁾ Cf. SCHIRMER, *Le Sahara*, p. 324. Sur les vestiges romains de Djerma (Garama), voir BARTH, *Reisen*, I, p. 164-166; DUVEYRIER, *Touareg du Nord*, p. 276.

⁽³⁾ *Histoire*, I, p. 59-61.

⁽⁴⁾ XXVIII, 6, 5.

⁽⁵⁾ Cf. GSELL, *Histoire*, I, p. 60, n. 8; E.-F. GAUTIER, *Le Sahara* (Paris, 1923), p. 100.

LA TRIPOLITAINE ET LE SAHARA AU III^e SIÈCLE. 155

N'avait-il pas, par son mariage, une autre patrie, la Syrie, où, depuis des siècles, le chameau avait fait ses preuves?

Nous voudrions savoir en quoi consistait ce commerce par caravanes, dont le développement eut des conséquences si heureuses pour Leptis et la Tripolitaine.

Les oasis du Fezzan devaient être surtout soit des gîtes d'étape pour les convois qui traversaient le désert de part en part, soit des lieux de rencontre pour ceux qui venaient, les uns de la côte, les autres de l'Afrique centrale, et qui retournaient ensuite à leur point de départ. Car la valeur du Sahara même était trop mince pour créer un gros trafic. Depuis longtemps, on y recueillait des pierres précieuses, principalement des escarboucles, qui étaient apportées sur le littoral ⁽¹⁾. Naturellement, on ne renonça pas à cette source de profits. Un compilateur du IV^e siècle a copié, je ne sais où, que, dans le lit du Cinybs, en Afrique, se trouvent diverses sortes de gemmes, qui sont transportées par des chameaux « in oppidum Thybrestum » ⁽²⁾. Ce Cinybs semble bien avoir été situé du côté de Ghadamès ⁽³⁾. Quant à la ville où l'on conduisait les chameaux, le nom en est estropié; il paraît difficile d'y reconnaître quelque port des Syrtes: peut-être s'agit-il de Theveste ⁽⁴⁾, aujourd'hui Tébessa, dans le Sud-Est de l'Algérie. Quoiqu'il en soit, ces escarboucles sahariennes ne pouvaient évidemment susciter un grand mouvement commercial. Il ne faut pas non plus exagérer l'importance et les bénéfices du trafic auquel donnaient lieu les laines et poils des troupeaux possédés par les nomades, les dattes récoltées dans les oasis.

C'est au delà du Fezzan, dans le Soudan, qu'étaient les sources de la prospérité de Leptis et des autres villes des Syrtes. C'est jusqu'au Soudan, dans un pays où il y avait des rhinocéros, qu'étaient

⁽¹⁾ STRABON, XVII, 3, 19. PLINIE, V, 34 et 37; XXXVII, 92.

⁽²⁾ Vibius Sequester (dans RIESE, *Geogr. latini minores*, p. 147): « Cinybs Africae, in quo plurima genera gemmarum inveniuntur

et camelis deportantur in oppidum Thybrestum ».

⁽³⁾ GSELL, *Hérodote*, p. 90, n. 3, et p. 153.

⁽⁴⁾ Comme le suppose Riese (*ad locum*). On pourrait corriger *Thebestinum*.

déjà allées, vers l'époque de l'empereur Domitien, les expéditions romaines parties de Leptis. Garama et Cydamus servaient de places intermédiaires : de la première, la région du lac Tchad s'atteint assez aisément par Kaouar et Agadem; de la seconde, des pistes se dirigent vers le Sud, par Ghat et Agadès, et vers le Sud-Ouest, jusqu'au Niger.

Qu'allait-on chercher au Soudan? Plus tard, ce fut surtout du bétail humain. Mais nous n'avons pas de preuves que la traite des Noirs, — du moins par les routes du Sahara, — ait été très active dans l'antiquité. L'Afrique du Nord était assez peuplée pour n'avoir pas besoin d'une main-d'œuvre étrangère⁽¹⁾. Elle pouvait fournir en quantités suffisantes les plumes d'autruche, les peaux d'animaux sauvages que, dans des temps plus récents, des caravanes rapportèrent de l'intérieur du continent. Durant des siècles, elle avait aussi fourni de l'ivoire, car les éléphants abondaient en Berbérie. Mais on leur fit une telle chasse qu'ils finirent par disparaître de cette contrée, à peu près vers le temps où les chameaux s'y multiplièrent : ils étaient encore fort nombreux au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, mais, au 1^{ve} siècle, Thémistius constate qu'il n'y en avait plus⁽²⁾. L'ivoire dut donc être, surtout depuis les Sévères, un des produits du Soudan qui s'acheminèrent vers la Méditerranée.

Il y a tout lieu d'admettre qu'il en était de même de l'or, recueilli dans les régions du Haut-Niger, de la Falémé, de la Haute-Guinée. A vrai dire, on n'a à cet égard aucun témoignage : ce dont il ne faut pas trop s'étonner, car l'intérêt de ceux qui faisaient ce commerce leur imposait une discrétion rigoureuse. Combien de tourments a causés aux érudits le pays d'Ophir, le mystérieux Eldorado que visitèrent les flottes d'Hiram et de Salomon! Le seul texte qui nous révèle que l'or de l'Afrique occidentale parvenait au monde méditerranéen est antérieur de plus de six siècles à Septime Sévère : c'est un

⁽¹⁾ Cf. GSELL, *Histoire*, I, p. 302. — ⁽²⁾ Sur les éléphants de Berbérie et leur disparition, voir GSELL, *Histoire*, I, p. 74-79.

LA TRIPOLITAINE ET LE SAHARA AU III^e SIÈCLE. 157

passage d'Hérodote⁽¹⁾, relatif à un commerce muet que des marins carthaginois faisaient sur la côte de l'Atlantique, où des indigènes venaient leur apporter le précieux métal. Mais que l'or du Soudan ait aussi suivi des voies terrestres, c'est là une hypothèse très plausible. On peut, dans une certaine mesure, se représenter ce trafic d'après celui qui, au VI^e siècle, se faisait entre le royaume d'Axoum et un pays situé loin de l'Abyssinie, vers le Sud. Cosmas Indicopleustès⁽²⁾ raconte que, tous les deux ans, des expéditions partaient d'Axoum, réunissant plus de cinq cents personnes; contre de l'or, elles allaient troquer du fer, du sel et la viande des bœufs qu'elles amenaient. Le voyage durait six mois, mais les échanges se faisaient très rapidement, en quelques jours, par des procédés de commerce muet semblables à ceux que décrit Hérodote. Les gens audacieux qui, venus des Syrtes, cherchaient fortune du côté du Niger, ne s'y prenaient sans doute pas autrement. Il était nécessaire que les caravanes fussent assez fortes, non que l'or fût une grosse charge, mais parce que ceux qui le rapportaient devaient se munir à l'aller de matières d'échange, et aussi être, par leur nombre, en état de décourager les convoitises des pillards. Les marchandises amenées du littoral méditerranéen pouvaient consister en étoffes, en objets métalliques, en verroteries. M. Delafosse⁽³⁾ se demande s'il ne convient pas d'attribuer une origine phénicienne à certains mots auxquels il trouve un aspect sémitique, mais non pas arabe, et qui, dans des langues du Soudan, désignent « des objets matériels, par exemple des pièces de harnachement, des armes, des outils, des vêtements ». J'avoue que je suis un peu sceptique sur les résultats linguistiques d'un commerce où, en général, on ne s'adressait pas la parole. Mais, si l'hypothèse est

⁽¹⁾ IV, 196. Cf. GSELL, *Hérodote*, p. 239-240.

⁽²⁾ MIGNE, *Patrol. graeca*, LXXXVIII, col. 100. Cf. DE LA RONCIÈRE, *La Découverte de l'Afrique au moyen âge* (Le Caire, 1925), I, p. 95-96. Mais je ne crois pas, comme lui, que la recherche de l'or ait amené les caravanes

d'Axoum jusqu'au Niger. Les détails que donne Cosmas, — et qu'il n'y a pas lieu de reproduire ici, — me paraissent contredire cette opinion.

⁽³⁾ *Les Noirs de l'Afrique* (Paris, 1922), p. 32-33.

158

S. GSELL.

fondée, il n'est pas nécessaire de faire remonter à l'époque carthaginoise l'introduction de ces mots chez les peuples soudanais. Sur le rivage des Syrtes, et en particulier à Leptis, on continua à parler le punique pendant toute la domination romaine⁽¹⁾.

III

Vers le temps où le chameau se répandit entre la Méditerranée et le Soudan, et, peut-on dire, grâce surtout au chameau, le Sahara central et occidental fut le théâtre d'une série d'événements dont les détails ne nous sont pas connus, mais dont nous pouvons entrevoir les conséquences. Domaine des Éthiopiens, il fut conquis par des Blancs, venus de la Berbérie.

Aujourd'hui, les Noirs, sauf ceux du Tibesti, ne sont plus chez eux dans ce désert dont ils cultivent les oasis; ils dépendent, plus ou moins étroitement, de Berbères nomades. Ces serfs sont soit des gens d'origine soudanaise, soit des métis de Soudanais et de Blancs, soit des restes de populations anciennes, fortement croisées avec des étrangers qu'ont amenés la conquête ou l'esclavage.

Dans l'antiquité, de nombreux textes⁽²⁾ nous montrent des Éthiopiens bordant au Sud toute la Berbérie, occupant toutes les parties habitables du Sahara. Hommes « au visage brûlé », — ce que signifie le mot Éthiopien, — ils avaient la peau noire, ou tout au moins très foncée. Il y avait peut-être parmi eux des races fort diverses : des nègres apparentés aux Soudanais⁽³⁾; des gens de couleur brune, dont certains caractères ethniques pourraient se retrouver encore dans la

⁽¹⁾ Au VI^e siècle, Procope (*Édifices*, VI, 3, 9) qualifie de *Φοινικῶν ἔθνος* les indigènes de la Tripolitaine.

⁽²⁾ GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I, p. 293 et suiv.

⁽³⁾ Apparentés ou non aux nègres du Soudan, les Éthiopiens du Sahara septentrional ont eu une civilisation de la pierre bien distincte de celle des Soudanais et des habitants du Sahara méridional.

LA TRIPOLITAINE ET LE SAHARA AU III^e SIÈCLE. 159

plèbe des oasis; voire même des négrilles⁽¹⁾, qu'on ne rencontre plus maintenant que dispersés dans les forêts de la zone équatoriale.

Ces Éthiopiens, ou du moins une bonne partie d'entre eux, étaient en possession d'une civilisation qui paraît leur être venue d'Orient : ils taillaient le silex d'une manière fort habile et continuèrent à le tailler jusqu'en pleine époque historique; ils en faisaient surtout des pointes de flèches, l'arc étant leur arme favorite, tandis que celle des Berbères était le javelot. C'étaient des gens essentiellement sédentaires. Ils avaient d'abord étendu leurs champs le long des vallées, à la surface desquelles des rivières coulaient encore; puis, l'eau se dérobant de plus en plus, ils avaient dû se grouper en des lieux privilégiés, où, par la culture du palmier, — importé sans doute de l'Est, — et par de savantes irrigations, ils avaient constitué des oasis.

Ils n'obéissaient pas à des Blancs. De véritables nations s'étaient formées chez eux. Les Garamantes, « peuple fort nombreux », dit Hérodote⁽²⁾, s'étendaient sur tout le Fezzan et étaient soumis à un roi⁽³⁾, qui, vers la fin du I^{er} siècle après J.-C., dominait jusque dans le Soudan⁽⁴⁾. Certains de ces Éthiopiens avaient, en effet, des instincts guerriers; ils disposaient de chevaux et de chars⁽⁵⁾.

Ils ne restaient pas sans relations avec la Berbérie. Parfois, ils y pénétraient en ennemis ou en pillards. Plus souvent, ils se présentaient dans une attitude pacifique, pour faire du commerce : bien des Garamantes devaient fréquenter ainsi les ports des Syrtes; des Éthiopiens, qui vivaient au Sud du Grand Atlas, se rendaient à des foires de Cirta (Constantine), en traversant à cheval une région de lacs salés, — les

⁽¹⁾ Cela sous toutes réserves. Voir le récit d'Hérodote (II, 32), relatif à l'exploration de quelques Nasamons : partis du fond de la Grande Syrte et traversant, « pendant beaucoup de jours », le désert dans la direction de l'Ouest, ils arrivèrent à une rivière où il y avait des crocodiles et sur les bords de laquelle habitaient des hommes noirs, de petite taille. Cette rivière sortait peut-être

du Grand Atlas marocain. GSELL, *Hérodote*, p. 203 et suiv.

⁽²⁾ IV, 183.

⁽³⁾ PLIN L'ANCIEN, VIII, 142. TACITE, *Annales*, IV, 23. PTOLÉMÉE, I, 8, 4.

⁽⁴⁾ PTOLÉMÉE, I, 8, 5.

⁽⁵⁾ HÉRODOTE, IV, 183. Périple dit de Scylax, 112, dans MÜLLER, *Geogr. graeci minoris*, I, p. 94. STRABON, XVII, 3, 7.

160

S. GSELL.

steppes du Maroc oriental, de l'Algérie occidentale et centrale, — et en attachant sous le ventre de leurs montures des outres remplies d'eau potable⁽¹⁾. Il se peut même qu'aux confins de la Berbérie et du désert, des mariages aient mêlé çà et là Blancs et Éthiopiens⁽²⁾.

Mais, dans le Sahara, ceux-ci demeuraient les maîtres, du moins dans le Sahara central et occidental, au delà de la Tripolitaine, de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc. Car, dans le Sahara oriental, à l'Ouest de l'Égypte, les oasis, créées sans doute comme ailleurs par des Éthiopiens, tombèrent de très bonne heure au pouvoir de peuplades berbères. Entre la Tripolitaine et la Cyrénaïque, au fond de la Grande Syrte, des Berbères, les Nasamons, ne craignaient pas non plus de pénétrer dans le désert, du reste tout proche d'eux⁽³⁾; au temps d'Hérodote⁽⁴⁾, ils allaient tous les ans récolter des dattes dans l'oasis d'Augila, qu'ils avaient peut-être asservie. Au contraire, je le répète, les parties du Sahara situées au Sud de la Berbérie proprement dite, au Sud de l'Afrique Mineure, paraissent avoir appartenu exclusivement à des Éthiopiens.

Quand les Blancs ont-ils conquis cette contrée?

Ils en étaient les maîtres aux ix^e-x^e siècles de notre ère : l'Islam, s'avancant alors à travers le désert, y rencontra et y convertit des Berbères, ancêtres de ces guerriers voilés, de ces Almoravides qui, au xi^e siècle, devaient s'élancer à la conquête du Maghreb et du Soudan.

Pour les temps antérieurs, les renseignements dignes de foi font presque entièrement défaut. Il n'y a pas à tenir compte d'une *Gétulie*, d'une peuplade de *Mélanogétules*, que Ptolémée place dans la Libye Intérieure⁽⁵⁾; nous avons dit qu'il y transporte bien des choses et gens de la Berbérie : il a pu y transporter par erreur des Gétules, lesquels étaient des Berbères, non des Éthiopiens.

⁽¹⁾ STRABON, *loc. cit.*

⁽²⁾ Les Mélanogétules de Ptolémée (IV, 6, 5) étaient peut-être une tribu de métis. Mais on peut se demander si ce n'étaient pas de purs Gétules, dont le noir aurait été la couleur

sacrée. Voir GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I, p. 301, n. 7.

⁽³⁾ GSELL, *Histoire*, IV, p. 139, n. 3.

⁽⁴⁾ IV, 172 et 182.

⁽⁵⁾ IV, 6, 5.

LA TRIPOLITAINE ET LE SAHARA AU III^e SIÈCLE.

161

Un texte précis date du milieu du IV^e siècle⁽¹⁾ : « Au Sud de l'Afrique, — il s'agit de l'*Africa* romaine officielle, c'est-à-dire de la Tripolitaine et de la Tunisie, — s'étend un désert très vaste, qui, dit-on, est habité sur quelques points par des peuplades barbares peu nombreuses, appelées *Mazices* et Éthiopiens⁽²⁾. » Le mot *Mazices*, — *Mazik*, sans la terminaison latine, — est employé fréquemment dans l'antiquité pour désigner des Berbères; le même terme, à peine modifié, s'applique encore aujourd'hui à diverses populations berbères, à divers dialectes berbères⁽³⁾. Vers le début du V^e siècle, Paul Orose⁽⁴⁾ indique que la province de Tripolitaine a, au Sud, *barbaros Gaetulos Nathabres*, — c'est-à-dire des Berbères, — et *Garamantas*, — c'est-à-dire des Éthiopiens⁽⁵⁾.

D'autre part, il est très probable que Berbères et chameaux se sont répandus à peu près en même temps dans le Sahara.

Ces Berbères étaient presque tous des nomades, et il fallait qu'ils le fussent. Le climat du désert est tel, en effet, qu'il voue les Blancs à la vie au grand air, les Noirs à la vie sédentaire des oasis. Les premiers contractent dans les oasis des fièvres, qui épargnent les seconds ou leur sont clémentes; les Blancs résistent bien aux énormes écarts de température des espaces découverts, tandis que, ces écarts, les Noirs les supportent difficilement⁽⁶⁾. Or les dromadaires sont — est-il besoin de le rappeler? — le bétail le mieux approprié au nomadisme saharien, et c'est au Sahara que, pendant la plus grande partie de l'année, ils se trouvent dans les meilleures conditions d'hygiène. C'est par eux que les pasteurs peuvent devenir les maîtres, ou, du moins,

⁽¹⁾ *Expositio totius mundi*, dans RIESZ, *Geogr. lat. min.*, p. 123.

⁽²⁾ « ... ubi aiunt in minima parte ipsius deserti habitare barbarorum paucam gentem, quae sic vocatur Mazicum et Aethiopum. »

⁽³⁾ Voir, entre autres, SCHIRMER, *De nomine et genere populorum qui Berberi vulgo dicuntur* (Paris, 1892), p. 42 et suiv.

⁽⁴⁾ *Adv. paganos*, I, 2, 90.

⁽⁵⁾ Procope (*Édifices*, VI, 3, 10-11) dit que Ghadamès est occupée par des Maures (*Μαυροὶ*), qui, depuis longtemps, ont une alliance avec les Romains. Si l'historien byzantin fait ici un usage correct du terme *Μαυροὶ*, il s'agit de Berbères, et non d'Éthiopiens.

⁽⁶⁾ SCHIRMER, *Le Sahara*, p. 251-257. GAUTIER, *Le Sahara*, p. 14 et 157.

162

S. GSELL.

les auxiliaires indispensables du commerce. C'est par eux aussi qu'ils peuvent atteindre les oasis, dispersées dans les solitudes immenses, y imposer et y maintenir leur domination. Pour vivre au désert, les Berbères ne pouvaient se passer du chameau. On en conclura avec vraisemblance qu'ils n'ont guère commencé à y vivre avant l'époque de la dynastie des Sévères.

Le Sahara n'est pas une conquête fort enviable : de nos jours, le lion britannique, d'ordinaire plus jaloux, l'a laissé bien volontiers au coq gaulois, pour en gratter le sable. Si des Berbères y sont venus jadis, s'ils y sont restés, c'est sans doute par nécessité, parce qu'on les avait exclus de la Berbérie, ou parce que l'existence leur était devenue impossible dans la patrie de leurs ancêtres.

Beaucoup d'indigènes de l'Afrique du Nord avaient, pendant de longs siècles, mené une vie de pasteurs, même dans des pays très propres à la culture. Il leur fallait de larges espaces pour faire paître leurs troupeaux; souvent aussi, ils avaient besoin de transhumier, à des distances plus ou moins grandes, pour trouver des pâturages d'été.

Le gouvernement romain ne pouvait pas souffrir un tel gaspillage de terres que la colonisation réclamait. L'expérience lui avait, d'ailleurs, appris que *nomade* est à peu près synonyme de *pillard*. Il assujettit donc les tribus pastorales au cantonnement, restreignant et fixant rigoureusement les limites de leurs territoires : des inscriptions nous montrent que Trajan et Hadrien, entre autres empereurs, appliquèrent ces mesures avec énergie. Parmi les Berbères qui durent les subir, certains se décidèrent à changer de mœurs, à substituer ou à joindre la culture à l'élevage. D'autres continuèrent à vivre comme ils avaient vécu, mais dans des conditions beaucoup plus difficiles : misérables, aigris et prêts à la révolte.

Cependant, sous les Antonins et sous les Sévères, les cultures cherchaient de plus en plus à s'étendre, même sur des sols qui n'avaient paru, jusqu'alors, convenir qu'à des troupeaux errants.

LA TRIPOLITAINE ET LE SAHARA AU III^e SIÈCLE. 163

C'est à cette époque que l'olivier, couvrant de très vastes régions où la sécheresse interdisait les céréales, devint la principale source de la richesse dans l'Afrique romaine, comme l'est aujourd'hui la vigne dans l'Afrique française. Les nomades étaient traqués partout où le nomadisme pouvait être remplacé par une exploitation plus avantageuse de la terre. L'Africain Tertullien n'avait pas besoin de tourner ses regards ailleurs que vers les provinces africaines, quand il écrivait, sous Septime Sévère⁽¹⁾ : « De jour en jour, le monde devient mieux cultivé et plus riche . . . Partout des maisons, partout des populations, partout des communes, partout la vie. Quel meilleur témoignage de l'accroissement du genre humain ? Nous sommes à charge au monde. Les éléments nous suffisent à peine, les nécessités deviennent plus pressantes. De toutes les bouches sort la même plainte : « La nature va nous manquer ! »

Ces espaces dont on avait tant besoin, il n'était plus possible d'y laisser vagabonder d'incorrigibles pouilleux, turbulents autant que paresseux, et leurs sordides troupeaux de moutons. Septime Sévère décida de porter en avant les frontières, en Numidie et en Maurétanie comme en Tripolitaine. Soit de leur plein gré, soit par contrainte⁽²⁾, beaucoup de nomades durent aller vivre au delà de ces frontières, dans le Sahara. Les Romains leur rendirent, du moins, le service de leur apprendre ce qu'ils pouvaient tirer du chameau dans cette existence nouvelle.

La conquête du grand désert par des Berbères fugitifs a pu être rapide, comme l'ont été tant de conquêtes africaines. Elle a pu être facilitée, non seulement par l'emploi du dromadaire, mais aussi par l'usage d'armes en fer, auxquelles beaucoup d'Éthiopiens n'opposaient sans doute que des flèches en silex. Il se peut, au contraire, que les exodes aient succédé aux exodes, à des intervalles plus ou moins

⁽¹⁾ *De anima*, 30.

⁽²⁾ Les tribus que Sévère écarta de la Tripolitaine, — « submotae procul », dit Aurelius

Victor (*Caes.*, XX, 19), — ne purent être refoulées que dans le désert, dont le *limes* suivait la bordure.

longs, sous le Bas-Empire, sous la domination byzantine, même aux premiers temps de la domination musulmane. M. Gautier⁽¹⁾ a fait remarquer que des *Ifuraces*, mentionnés en Tripolitaine, au temps de Justinien⁽²⁾, ressemblent étrangement par leur nom aux Iforass, qui habitent dans le Sud du Sahara⁽³⁾; ceux-ci n'y auraient donc pas émigré avant le VI^e siècle, à moins de supposer, — ce qui est possible, — que cette peuplade s'était partagée antérieurement en deux tronçons, l'un demeurant dans le voisinage de la Méditerranée, l'autre entraîné au loin par des tempêtes inconnues.

Les Berbères apportèrent au Sahara leurs types de tombeaux coniques et cylindriques en pierres sèches, et aussi l'écriture dite libyque, dont ils ne faisaient qu'un usage très restreint et que, pourtant, quelques-uns de leurs descendants ont conservée jusqu'à nos jours. Mais ce serait une erreur de croire que leur venue ait été un bienfait. Les Éthiopiens qu'ils asservirent étaient d'excellents cultivateurs; ils continuèrent leur travail pénible, mais pour le compte de leurs maîtres. Ces derniers évitaient le séjour, malsain pour eux, des oasis. Ils se contentaient sans doute d'en percevoir les revenus et d'y posséder des magasins. Nomades en Berbérie, ils avaient des raisons, plus fortes encore, de rester nomades au désert. C'est seulement aux X^e-XI^e siècles de notre ère que des sédentaires berbères, chassés de leur patrie par des luttes religieuses, se sont établis dans la région d'Ouargla, puis au Mzab, et, par un labeur opiniâtre, y ont créé des oasis. Ce n'était pas là l'affaire des Gétules qui les avaient précédés au Sahara.

Peut-être certains de ces conquérants poussèrent-ils jusqu'au Soudan. Un puissant État, connu sous le nom de Ghâna, — c'était un

⁽¹⁾ *Le Sahara*, p. 162.

⁽²⁾ CORIPPUS, *Johannide*, II, 113; III, 412; IV, 641; VIII, 490 et 648.

⁽³⁾ Ne pas oublier, cependant, que le nom antique se prononçait Ifourak, et non Ifourass (*Ifurac*, au singulier, dans CORIPPUS, II, 113).

— Quelques autres érudits ont trouvé des ressemblances, mais beaucoup plus contestables, entre certains noms de tribus mentionnées en Berbérie, aux époques romaine et byzantine, et des noms de peuplades sahariennes.

LA TRIPOLITAINE ET LE SAHARA AU III^e SIÈCLE. 165

des titres des souverains, — eut, pendant très longtemps, pour capitale Koumbi, entre le Niger et le Sénégal. Or une tradition, qu'il faut accueillir avec réserve, mais qui n'est pas nécessairement mensongère, attribuait la fondation de ce royaume à des Blancs. Ils auraient formé une dynastie de quarante-quatre princes, vingt-deux avant l'Hégire et autant après, jusqu'au jour où ils furent remplacés par une famille de race noire⁽¹⁾. A supposer que cela soit exact, les débuts de cette dynastie pourraient bien remonter au temps de l'Empire romain. Si l'on se rappelle les conquêtes des Almoravides au Soudan dans la seconde moitié du XI^e siècle, on ne trouvera peut-être pas la chose trop invraisemblable; on sera peut-être aussi tenté de ne pas refuser toute créance à cette autre tradition, qui attribuait à des Berbères, au VII^e siècle, la fondation du royaume de Koukia, sur le Niger, au Sud-Est du grand coude de ce fleuve⁽²⁾.

IV

L'exode au Sahara de beaucoup de Berbères fut un débarras pour Rome. Les frontières solides que Septime Sévère constitua et qui, sauf lors de quelques crises, tinrent jusqu'au V^e siècle, leur interdisaient de revenir par la violence⁽³⁾.

Ils avaient d'ailleurs intérêt à rester en bons termes avec les Romains, tant qu'ils comprenaient que ceux-ci étaient les plus forts. On pouvait, quand on avait à se plaindre d'eux, leur fermer les passages du *limes* et l'accès aux provinces, les empêcher ainsi de se procurer, par échange contre leurs laines et leurs dattes, des grains et des objets fabriqués. On pouvait leur refuser la faveur de transhumer pacifiquement sur le territoire de l'Empire, dans les étés où le Sahara n'offrait

⁽¹⁾ DELAFOSSE, *Les Noirs de l'Afrique*, p. 44.
— Selon une autre tradition, le dernier de ces princes aurait été contemporain de Mahomet.

⁽²⁾ DELAFOSSE, *loc. cit.*, p. 53.

⁽³⁾ Cf. TERTULLIEN, *Adv. Iudaeos*, 7 : « Maurorum gentes et Getulorum barbaries a Romanis obsidentur, ne regionum suarum fines excedant ».

166

S. GSELL.

plus aucune ressource à leurs troupeaux. Au lieu de s'obstiner dans une attitude hostile ou menaçante, mieux valait pour eux se mettre au service du commerce saharien et transsaharien, et convoier les caravanes.

De leur côté, les Romains ne regrettèrent peut-être pas trop d'avoir affaire désormais, non plus à des Éthiopiens, si différents d'eux, mais à des Blancs, frères de leurs sujets, à des hommes dont ils connaissaient bien les mœurs et le caractère, dont ils pouvaient sans peine se faire interpréter la langue. Il convenait cependant de les tenir en main, autant que possible. L'occupation militaire de certaines oasis, en particulier de Ghadamès, plaçait sous la dépendance de Rome les nomades qui étaient devenus les propriétaires des palmeraies et qui avaient en ces lieux leurs entrepôts et leurs marchés. Un lien officiel de vasselage rattacha à l'Empire ces *foederati*, ces *pacati*⁽¹⁾, qui vivaient en dehors de ses frontières. Leurs chefs, des indigènes comme eux, reçurent l'investiture des autorités romaines, aussi bien que les chefs des tribus restées à l'intérieur des provinces⁽²⁾. En fait, ils étaient des princes, *principes*, *reges*, et, d'ordinaire, ils devaient se succéder d'après le privilège de l'hérédité; en droit, ils étaient des préfets, *praefecti*, établis par le gouvernement impérial⁽³⁾. Pour maintenir cette organisation, il fallait de la vigilance, de la diplomatie, et surtout de la force. Elle se relâcha avec la décadence de l'Empire, elle se brisa lors de sa chute. Les Byzantins, quand ils vinrent recueillir en Afrique l'héritage de Rome, ne trouvèrent dans la grande Leptis de Septime Sévère que des ruines, accumulées par les Berbères nomades et déjà envahies par les sables⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Saint Augustin, dans le passage cité plus bas. PROCOPE, *Édifices*, VI, 3, 11 (à propos des Maures de Ghadamès).

⁽²⁾ Pour la manière dont se conférait cette investiture, voir PROCOPE, *Guerre vandale*, I, 25, 5-7.

⁽³⁾ SAINT AUGUSTIN, *Lettres*, 199, 12, 46 : «... qui pacati Romanis finibus adhaerent, ita ut non habeant reges suos, sed super eos praefecti a Romano constituunt imperio.» Le contexte prouve que c'étaient des indigènes.

⁽⁴⁾ PROCOPE, *Édifices*, VI, 4.